

Les hommes qu'il peint comme des conspirateurs ses ennemis, sont trop amis de la belle langue qu'ils parlent pour s'être jamais servi de l'expression bizarre qu'il met dans leur bouche. Il est possible s'ils ont été quelquefois soumis au dégoût de parler de Mr Ogden et celui de lire son dernier discours que pour le peindre avec vérité, ils aient été forcés de faire usage de quelques mots peu usités, nullement applicables aux autres hommes avec qui ils ont des rapports. Par exemple ils auront pu dire qu'il avait une gueule ordinaire qui ne vomit que des saletés, mais non pas qu'il ait une gueule de fer. Ce mot est vide de sens, et quand un homme se respecte si peu que de se l'appliquer, il émet vraiment le cri d'un maniaque. Il faut que Mr Ogden ait entendu dans les cercles où il roule, que ce pays devrait être gouverné avec un sceptre de fer. Il n'en faut pas plus pour qu'un homme organisé avec la bosse indicatrice de la mémoire et avec une concavité ou une lesion de continuité dans le cerveau, au lieu de la protuberance indicatrice d'un jugement sain, se soit dit : les hommes qui veulent gouverner avec un sceptre de fer seront bien aises d'acheter pour meilleur assortiment, un homme à gueule de fer. Je vais proclamer que je suis l'homme à *gueule de fer*, qui peut grincer des dents, faire claquer mes mâchoires et tellement épouvanter les Canadiens que mes mâchoires leur rappelleront les *mâchoires d'Ane* qui jadis firent tant de mal aux Philistins, je serai acheté, je vaudrai mon prix et rien de plus.

Cet homme sans jugement, attaque aussi bien ses amis que ses ennemis. Il détruit le pouvoir qu'il veut soutenir, il élève celui qu'il voudrait abaisser. Il dépouille le gouverneur et le conseil exécutif, je ne dis pas du droit, mais de l'usage dont ils sont en possession, d'examiner seuls les comptes et de donner des quittances finales aux comptables des deniers publics, pour le restituer à la chambre à qui ce droit appartient réellement, mais qui lui a toujours été dénié par ceux dont Mr Ogden a toujours soutenu toutes les prétentions quelquelles fussent. Le gouverneur et le conseil dit-il, ont assez souvent demandé à régler les comptes de ceux qui ont eu des argens publics entre leurs mains, et si la chambre n'a pas fait son devoir, Mr Ogden tout seul a fait le sien. Quelle profonde ignorance et de droit et de fait, décelle cette forfanterie ? Qu'il cite une seule occasion où le gouverneur ait en effet pris la démarche que lui indique sans doute pour l'avenir le solliciteur général, ait jamais chargé la chambre d'examiner et quittance ces comptes, lui ait jamais transmis les pièces justificatives qui l'auraient mise en état de le faire. Mr Ogden qui a du mettre ses comptes avec les pièces au soutien, devant le conseil exécutif, sait bien qu'il ne les a pas ainsi mis devant la chambre, qu'il n'a apporté devant elle, que son *ipse dixit* qu'il avait fait un emploi légal des argens qui avaient été mis entre ses mains, et qu'il est représenté par des documens officiels du gouvernement, comme comptable. Il doit savoir que la lettre du secrétaire du gouverneur n'est pas la quittance dont-il a besoin. Il avait les moyens d'obtenir cette quittance finale du gouverneur, il ne l'a pas, ce qui ne veut

pas dire qu'il ait mal employé ces deniers, mais ce qui autorise à dire qu'il est encore comptable. Cela lui a été dit et redit, il a feint de ne pas comprendre pour continuer à injurier, pour faire plus de tapage sans raison, comme un tambour qui fait d'autant plus de bruit qu'on frappe plus fort dessus, mais ce n'est qu'un vain bruit.

Non seulement tant d'ignorance sur des affaires auxquelles il a pris part, en prêtant au gouverneur un mérite qu'il n'a pas, à la chambre un tort qu'elle n'a pas, le doit avilir, mais il faut qu'il flétrisse aussi tous ceux qui ont le malheur d'avoir avec lui des relations de confiance ou de dépendance. Où est le sentiment moral qui permet à Mr le solliciteur général de révéler publiquement les conversations particulières qu'il prétend avoir eues avec Mr. Doucet ? Le père, le beau-père, le frère, les beau-frères de celui-ci, électeurs aux Trois-Rivières, ont agi ouvertement contre Mr. Ogden. D'où vient l'attachement si particulier que seul dans sa famille, Mr. Doucet aurait eu pour Mr. Ogden ; cette sollicitude si inquiète pour le succès de son élection, cet empressement si grand à surprendre le secret de son beau-frère pour lui en faire part ? Est-ce parcequ'ils servent tous deux le même maître ? Mais ils sont plus qu'on ne leur demande. Leur maître beaucoup plus honnête homme qu'ils ne le supposent, ne veut pas d'esclaves si vils qu'ils doivent pour le servir rompre les liens de famille, étouffer des affections naturelles, exercer l'espionnage, écumer des propos vagues et observer des actions indifférentes pour les convertir en affaires d'état dont doivent être informés les officiers de la couronne ? Plusieurs des membres de la clique à la quelle Mr Doucet n'appartient pas, ce qui n'empêche pas qu'il se donnait ci-devant pour l'ami de quelques uns d'eux (grands coupables sans défiance qui se sont imprudemment livrés à lui et se sont exposés aux révélations alarmantes qu'il a depuis faites contre eux) sont souscripteurs à la grande église ; ceux-là il les a calomniés, et d'autres ne le sont pas qui se rient de lui et de ses rapports. Cette diversité d'opinions par rapport à un acte qui doit demeurer libre et volontaire, n'a pas mis la guerre entre eux, et n'aurait pas dû tourmenter si douloureusement les pieux Mr. Doucet et Ogden. Cette souscription n'avait aucun rapport prochain ni éloigné avec les raisons qui devaient déterminer les électeurs sur le choix entre les deux candidats aux Trois-Rivières, Mais puisqu'on a cru devoir les entretenir de ce sujet, il est permis je pense, de leur demander quel est le rôle le plus odieux, celui de Mr Doucet qui a été déposer mystérieusement au seul Mr Ogden, des secrets si subtilement surpris, ou celui de Mr. Ogden qui sans but et sans motifs, sans rime et sans raison, a été révéler ces confidences à cinq à six cents personnes assemblées pour tout autre objet que celui d'apprendre les pauvretés que ces deux Messieurs s'étaient confiées l'un à l'autre ? L'on répondra sans doute, que la question est difficile à résoudre, mais qu'il est clair que s'ils sont tous deux touchés avec le fouet sanglant de la satire, ils auront ce qu'ils méritent,

DES FERULES.

PYRRUS.—DITES-moi Alexandre, quel démon vous agite ? Tout annonce, chez-vous le trouble, l'inquiétude, et le mécontentement.

ALEXANDRE.—Rien de moins, Pyrrus, que l'amour du bien de mon pays, et l'impatience de voir des gens que nous alimentons, trahir ses intérêts, et juger de nous par eux-mêmes.

P.—Eh ! quoi ! cela vous étonne ? Ne savez-vous pas que c'est l'histoire de chaque jour ? Qu'y a-t-il donc aujourd'hui de plus fâcheux qu'à l'ordinaire ?

A.—Que des hommes sans foi, sans aveu, que des étrangers au pays révoquent en doute nos vertus politiques, passe ; mais qu'un natif de la Colonie, qu'un officier du Gouvernement, attaque de front ceux qui le nourrissent, c'est un acte d'ingratitude que je ne puis pas taire.

P.—Vous voilà bien sensible ; cependant vous ne paraissez en vouloir qu'à un seul, tant mieux ; voyons, confiez-moi votre secret, si c'en est un : peut-être vous apporterai-je quelques moyens de consolation.

A.—Ce n'est pas un secret, car tout le monde en parle : il s'agit d'un Discours adressé par le Solliciteur Général aux Citoyens de la ville des Trois-Rivières, à la dernière élection d'un représentant pour cette ville.

P.—Comment ! c'est ce discours qui vous émeut de la sorte ? Oh ! pour le coup, vous devriez être plus tranquille sur ce sujet ; et moi j'en ai rencontré plus d'un qui l'approuve.

A.—L'approuver, est incontestablement partager les opinions de celui qui l'a prononcé ; c'est déclarer qu'il importait peu à ces électeurs, ou d'entendre un tissu de faussetés et d'absurdités, ou d'écouter un discours qui aurait eu trait à leurs droits, et que les gens n'étant point capables de distinguer le bon du mauvais, l'homme digne de leur choix de celui qui ne méritait pas leurs suffrages, il importait peu quel langage on leur tint.

P.—Je ne l'ai pas entendu, il est vrai, mais ce que l'on m'en a rapporté n'a rien qui puisse faire naître les idées que vous mettez au jour ; et si d'après ce rapport, tout ce que l'élu a dit n'est pas marqué au coin de la science, et de la circonspection que doit posséder cet officier de la Couronne, il est au moins vrai de dire qu'il a touché et capté le plus grand nombre, et cela est en sa faveur.

A.—Je vous dirai par la suite comment il a touché les uns, et capté les autres ; mais auparavant lisons son discours, analysons le, s'il est possible, et vous verrez que j'ai raison avec tous mes bons patriotes de gémir, de m'affliger à l'idée que nous avons parmi nous des hommes si peu dignes de la confiance que leur situation devrait commander ; tenez, voici l'ARGUS, il contient le discours de ce nouveau représentant ; je le crois bien rendu, car des hommes de la plus grande intégrité qui étaient présents, jurèrent qu'il a dit tout ce qui se trouve dans cette Gazette, et ajoutent qu'il écumait en prononçant ce discours, marque certaine de la rage qui l'animait. Lisez et jugez.

P.—J'ai lu. J'ai peine à me contenir, et je ne pourrais croire à la vérité de l'Imprimé si vous ne m'assuriez comme vous le faites, de son authenticité : de pareilles idées, des phrases aussi triviales que celles que j'y ai rencontrées ne peuvent être, je les l'avoue, que le fruit de l'imagination d'un homme sans jugement, et sans éducation : qu'un officier de la Couronne, qu'un Solliciteur général ait pu en faire usage, c'est ce qui doit confondre et étonner tous ceux qui ont participé à son avancement, mais aussi avouez donc que la lettre de M. Neilson avait du le provoquer.

A.—Le provoquer ! je n'ai pas lu cette lettre, mais son auteur nous est bien connu ; l'on sait combien il est modéré, juste et intègre ! son tableau relatif à M. Ogden dans la Gazette de Québec, &c. prouve assez qu'il avait eu raison d'écrire, comme il le fit ; quelle vérité, quel détail dans cet aperçu ! et un tel homme, Mr. Ogden, a l'impudence de le traiter de *MEN-TEUR, d'un homme qui veut bouleverser notre*